

Eclats de dires

*Solange GILLIA **
*Hocine HAMANI **
*Abdellatif CHAOUISTE **

**Anciens "travailleurs étrangers",
actuels "résidents de foyers".
Les récits de leurs trajectoires
et vécus migratoires font entendre le
sentiment d'un piège historique,
d'une "dépossession des lieux",
dans lesquels ils se débattent.**

Dans le cadre d'une action intitulée *Dire pour agir* (1), menée par l'ADATE (2) dans le foyer SONACOTRA-Résidence La Peupleraie à Pont de Cheruy en Isère, des entretiens narratifs ont pu se dérouler avec certains résidents en vue de recueillir leurs récits de vie. La perspective de ce travail était à la fois pratique — une relation professionnelle d'accompagnement — et d'observation ethnosociologique. L'objectif de ce volet de l'action était double. D'une part, mobiliser ces résidents, par une mise en parole ou en récits de leurs trajectoires migratoires, susceptible d'objectiver le vécu pour avoir à nouveau une prise dessus. Ces trajectoires, on le sait, sont souvent paradoxales : travailleurs/exclus du monde du travail, migrants/ coincés dans le pays d'immigration... D'autre part, disposer à partir de là d'éléments de lecture de cette réalité sociale et historique que constituent, aujourd'hui et dans ce foyer-là, ces anciens travailleurs : leur vécu concret, les configurations de leurs rapports sociaux, leurs problèmes, leurs demandes... Bref, ce qui spécifie la catégorie de leur situation sociale. Nous souhaiterions livrer ici quelques éléments de réflexion inspirés par ce travail, qui s'est attaché à faire émerger des récits de «pratiques en situation». Ils nous disent entre autres et de manière forte, un sentiment de piège !

**Tous les chemins mènent en France...
pour travailler !**

■ «En 72, vue la situation économique du pays (Tunisie), malgré que j'étais fonctionnaire d'Etat, j'ai décidé de tout plaquer et d'embarquer à l'étranger à titre d'immigré... J'ai fait la demande, j'ai passé une

* ADATE (Isère)

visite médicale et j'ai débarqué en France, sans contrat, aux automobiles à sochaux.»

■ «*Nous avons été recrutés en 1974 au Maroc. Nous sommes arrivés en train. A notre arrivée à Pont de Cheruy...»*

■ «*Pour les Algériens, nous venions en France avec la Carte d'identité et c'est tout. Je suis venu avec mon cousin dans les années 52. En 1953, j'ai trouvé un travail à Pont de Cheruy. J'y suis resté 5 ans. Ensuite je suis rentré en Algérie en 1958, j'avais alors 17 ans... Et puis je suis reparti comme soldat pendant 11 mois... Lorsque j'ai fini ma période de soldat avec la France, j'ai regagné le maquis... En 1963, je suis revenu en France.»*

«Je suis arrivé en France en 70. J'ai travaillé 5 ans à Lyon, à la Lyonnaise et, depuis à Phénix à Pont de Cheruy. J'avais demandé l'avis de mon père. Il m'a dit que je pouvais le faire. C'est très important. Rien de ce que j'ai fait dans ma vie n'a réussi si je n'avais pas la bénédiction de mon vieux. »

L'événement migration-immigration économique intervient dans un parcours ou une ligne de vie de différentes manières : comme une composante socio-économique ou politique d'un événement historique plus global (colonisation, recrutement organisé...) ou comme opportunité (« tout plaquer ») dans une trajectoire individuelle nécessitant ou non la « bénédiction des vieux ». Dans tous les cas, il est motivé par le travail. Le lieu de ce travail est l'information donnée tout de suite et logiquement après la narration des conditions de départ-arrivée comme si, et quelque soit la manière dont l'événement intervient, sa justification est de toute façon le travail (« je suis arrivé en... et j'ai travaillé à... »). Le travail n'est pas seulement l'accès au lieu, il est le lieu-même auquel accède d'abord l'immigré livrant au flou ou à une sorte d'absence d'être le reste du paysage... Le style narratif est ici « réaliste » : il dit le contexte juste, avec faits et dates, mais de telle manière qu'il comble tout le champ narratif et arrête toute interrogation sur le sens singulier du départ (le pourquoi de « tout plaquer », le passage de l'armée française au maquis contre la France puis au travail en France...). C'est une des caractéristiques de ces récits migratoires : ils se cantonnent souvent dans l'événementiel, dans un mode d'évocation opératoire comme si d'une certaine façon le sujet reste extérieur à son vécu migratoire ou exilé de son propre exil !... Lignes de vie conditionnées par le

travail, elles vont, dès l'arrivée, se plier aux conditions de ce travail.

Conditions et assujettissement

■ «*J'ai commencé comme tout le monde, parce que là, en arrivant en France à titre d'immigré, j'ai plus d'étiquette, c'est-à-dire qu'on est considérés comme des travailleurs sans tenir compte de son niveau intellectuel... J'ai fait comme tout le monde, j'ai été placé sur la chaîne. A vrai dire, les premiers mois, j'ai été vraiment malheureux. Pourquoi ? Parce que malgré le salaire qui était... bon... le travail à la chaîne était infernal.»*

■ «*A mon arrivée à Pont de Cheruy, les ouvriers étaient en grève. Nous avons été bien accueillis par la Direction. Nous avons été conduits à la Cantine où un repas nous a été servi. Bizarrement, ils nous ont tenu un drôle de discours en nous disant qu'avec nous, ils n'avaient aucune difficulté et tout se passerait bien. Ils nous ont donné trois jours de repos... Après ces trois jours, nous avons commencé le travail. Quand nous sommes rentrés dans l'atelier, nous avons été pris à la gorge par une drôle d'odeur de caoutchouc. Nous nous sommes regardés et nous nous sommes dits que nous ne pouvions pas travailler dans ces conditions. Mais que pouvions-nous faire ? Nous étions tellement contents d'avoir été sélectionnés au Maroc que nous ne pouvions pas repartir.»*

Né pas pouvoir repartir, faire comme tout le monde... Autrement dit se délester de sa singularité (de son « étiquette ») et épouser le « titre d'immigré ». Le prix de l'élection-« sélection » s'annonce de suite : s'assujettir aux conditions « infernales » du travail. Celles-ci font que le travail n'est pas une activité fournie contre un « salaire » mais participe d'une technicité d'assujettissement qui agit sur le corps, d'un cercle « infernal » ou d'une sorte de piège auxquels il est devenu impossible d'échapper. Seul le corps justement rappellera de temps en temps, en se révoltant, les méfaits de cet assujettissement.

A son corps défendant

■ «*Après trois jours de travail, j'avais des boutons sur tout le corps, mes mains étaient enflées, c'était à cause de leur produit.»*

■ «*Plus je travaillais dans cette partie de l'usine, plus j'étais malade. Un jour, j'ai entendu parler l'in-*

firmière et le chef d'équipe et elle lui disait : «vous l'envoyez, on va le renvoyer chez lui.»

■ «*Quand on rentre le soir, je peux pas vraiment me laver tellement je suis fatigué et, en plus, l'atelier dans lequel on m'a placé, c'était un atelier en quelque sorte pollué, où il y a des produits chimiques, de la teinture... Je suis tombé malade sur la chaîne même. J'ai été transporté d'urgence à l'Hôpital Nicolas Chorier. J'avais une infection par les produits chimiques. Je suis resté coincé à l'hôpital un an complet, ça s'est soldé par une opération grave.»*

■ «*J'ai été embauché par une boîte qui fait des panneaux d'autoroute, des panneaux métalliques qui pèsent 150 k. J'ai été embauché comme soudeur, j'ai fait encore deux ans. Je suis crevé par le poids des panneaux et depuis, à vrai dire, le reste du temps, je l'ai passé entre soins et hospitalisations.»*

■ «*J'ai été opéré après une hémorragie dans la tête. Ça m'est arrivé comme ça, dans les toilettes. Je devais aller au Prud'homme pour mon licenciement. Et depuis je souffre de sifflements à l'oreille et de tâches à l'oeil gauche comme une fumée de cigarettes. Les médecins m'ont dit que ce sont des séquelles de mon travail à la mine..»*

■ «*J'arrive pas... L'alcool, c'est plus fort que moi.»*

Le corps. L'instrument, l'atout, le tenant lieu des savoirs, des compétences, de toute l'identité du « travailleur immigré » est, en même temps son talon d'Achille. Exposé à rudes épreuves et à dures conditions, il flanche, «tombe sur la chaîne». Rafistolé, il tiendra le coup, d'atelier en atelier jusqu'à n'en plus pouvoir. Commence ensuite, pour certains, un autre parcours, une autre migration, une autre quête : celle de la reconnaissance. La loi humaine de l'échange se rappelle aux immigrés comme au pays de l'immigration : tout don réclame un contre-don, tout échange est dette. Le corps, périgrinant de service en service, l'expose en exposant ses séquelles. De l'« enfer » de l'usine ou du chantier au labyrinthe incompréhensible de l'administration et des papiers, la raison d'être se

«Je suis arrivé en 1969 en France. Je suis arrivé un dimanche et j'ai commencé le lundi. (...) A partir de 1991, j'ai été au chômage et je n'ai plus jamais retrouvé du travail jusqu'à aujourd'hui. En 8 ans, j'ai travaillé par-ci, par-là, des missions intérimaires, mais on n'a jamais voulu m'embaucher. (...) Mais c'est vraiment à partir des années 80, 81 que notre situation a commencé à changer, à devenir plus difficile, surtout pour les arabes. Quand tu vas à l'intérim, on sait qu'ils cherchent des manœuvres, mais quand ils voient nos têtes, bronzés et cheveux noirs bouclés, les dents jaunies par les cigarettes, les boîtes de conserves, ils nous disent «la place elle est déjà prise»... Nous, avant, la porte elle était grande ouverte, aujourd'hui elle est complètement fermée. (...) Dans mon pays, j'étais flic, et j'aimais les belles voitures, et c'est pourquoi je suis venu en France pour acheter une voiture et, un mois poussant un mois, quand je suis retourné j'avais vieilli de 30 ans, j'ai tout perdu, la voiture que je voulais acheter, les enfants, la femme, la famille, ... On est pire que des malheureux mon fils... On va s'arrêter car le cœur il bat, mais il est mort !...»

déplace affichant le signe corporel comme une preuve : une réparation à obtenir, une plainte diffuse, un droit réclamé...

Le labyrinthe

■ «*On est dans un pays démocratique, on ne doit pas laisser mourir quelqu'un à cause de problèmes de papiers. En plus quelqu'un qui a fait la guerre et a été blessé à la tête.»*

■ «*Vous vous rendez compte ? On m'a demandé si ma femme travaillait, si je m'entendais bien avec elle... C'est la première fois qu'on me pose ces questions ! Mais si ma femme travaillait, je n'en serais pas là !»*

■ «*Mais malgré les données médicales qui disent que je suis une personne foutue en quelque sorte. Le médecin m'a fait une demande pour formuler une*

Allocation d'Adulte Handicapé. Alors, j'ai été refusé catégoriquement. Car, d'après eux, les conditions médicales ne sont pas remplies. Il faut dire la vérité, les étrangers, surtout les nord-africains, ils ont beaucoup de difficultés. On n'est pas reconnu. Moi, personnellement, j'ai perdu toute ma jeunesse dans le travail et la maladie et, en fin de compte, quand je demande un droit, c'est-à-dire que je mérite d'avoir une allocation, malgré tout ils m'ont refusé, malgré l'avis du médecin. On se sert de nous quand on est jeunes. Une fois qu'on est foutus, on nous balance comme un chiffon.»

■ «Il s'est posé le problème des étrangers. Ils ne sont pas bêtes, ils ont inventé l'aide au retour. Mais les ouvriers ne sont pas bêtes, ils voient loin. car s'ils prenaient cet argent, ils pourraient tenir une année au pays et après ? En fait, il est coincé. car rentrer au pays, c'est pas possible et s'il reste en France, il va traîner de chômage en petites missions. Et, la plupart du temps, c'est un travail ingrat, mal payé... Très souvent, ils nous disent maintenant : il n'y a plus de travail, il faut rentrer chez vous. Mais nous, on restera là car on a des droits.»

■ «Il faut dire ce qui a. Les immigrés ont été exploités et ça continue avec les enfants. C'est du vol alors que les droits des parents ne sont pas assurés.»

« C'est du vol ». Cette formule résume le ressenti et le ressentiment. Ejectés du lieu-travail, le reste du paysage ne les inscrit pas, n'en veut pas. Pire, il transfert sur les enfants ce rapt ou ce « vol » de l'être, ironiquement : enfants de « travailleurs immigrés », c'est le lieu-travail qui se dérobe cette fois-ci à eux... Mais au-delà, ces lignes de vie laissent transparaître une double et dure vérité où, comme dirait l'un des narrateurs, le sujet est «coincé» : la vérité factuelle de l'assujettissement à un système économique et historique injuste et la vérité subjective d'une sorte de ratage à s'approprier finalement cette expérience qui n'a pas donné ce qu'elle promettait. Et, en attendant, «on reste là», dans le lieu de cette attente, à proximité seulement du Lieu.

Le foyer

■ «Alors, on traîne dans le foyer. Et si on est au foyer, c'est parce que on n'a pas le choix. Après tout, le foyer c'est comme dans un HLM. Mais les charges dans les HLM, c'est trop cher. Et puis, vivre en appartement tout seul, c'est un risque. Ici, au foyer,

quand tu rentres, quand tu sors, il y a toujours quelqu'un qui te voie. Si on ne te voie pas un jour, on se dit que se passe-t-il ? Où est-il allé ?...»

■ «Ça va faire bientôt douze ans que je suis au foyer... Mais malheureusement les journées au foyer sont des journées sans rien faire quoi!»

■ «Aujourd'hui, je suis là au foyer et je fais des allers-retours jusqu'au jour où je m'installera définitivement dans mon pays. Pour l'instant, je vis donc au foyer... Tous mes papiers de retraite ne sont pas terminés, alors j'attends.»

■ «Ils se lèvent le matin, ils tournent comme des prisonniers dans un camp sans rien faire, c'est-à-dire qu'ils n'ont pas de repères.»

«Attendre», «traîner», voir «passer les journées sans rien faire»... au foyer. Autant d'expressions qui délivrent le sens vécu du foyer : il n'est une *demeure* qu'au sens où demeurer c'est *tarder*. On tarde là, on reste là «en attendant», on «traîne»... Halte (résidence provisoire à l'origine) dans un parcours, le foyer se transforme en une demeure qui retient ceux pour qui le parcours ne se réenclanche pas, ceux qui sont à mi-chemin, ni vraiment arrivés ou installés ni vraiment en mouvement encore. Mi-chemin, le foyer est également un mi-lieu, un entre-deux lieux sociaux : l'un des résidents a cette expression hésitante pour qualifier le lieu social au foyer : «Généralement, on forme une équipe ou une famille». Foyer de travailleurs, on y reproduit un lien social fonctionnel, celui d'une équipe, lien d'entraide objective. En même temps, foyer pour personnes vivant loin de leurs familles, elles y sollicitent un lien affectif ou, du moins, convivial. Cette hésitation ou cette oscillation de la nature du lien social est sans doute une des caractéristiques du lieu foyer. Ni complètement un lieu de travail ni complètement un foyer familial, les rapports qui s'y créent restent inachevés dans un sens comme dans l'autre : ils n'obéissent ni à un règlement contraignant d'"équipe" de travail ni à des engagements affectifs familiaux. Le lien social au foyer est en quelque sorte flottant : il se constitue au gré d'affinités de sous groupes (d'appartenance, d'expérience, d'âge...), de loisirs ponctuels (jeux de cartes, télévision, café...), de pratiques spécifiques (prières, accompagnement d'un mourant...) et se transfère ainsi d'un moment à un autre réunissant les mêmes personnes ou des personnes différentes. C'est sans doute moins la vie au foyer en tant que telle qui est investie que les différents réseaux informels qu'il

contient. Etre habitant au foyer en tant que tel ne crée qu'un lien occasionnel, de politesse voire superficiel («*On se connaît tous, on s'estime bien...»*). La raison, c'est d'abord, «*qu'on n'a pas le choix*». Plus subie que choisie, la vie au foyer répond en fait à un double impératif, matériel et existentiel : « *les charges dans les HLM, c'est trop cher* », et puis, vivre en dehors du foyer « *c'est un risque* » comme vivre en dehors du travail... En somme, ces récits reflètent très exactement l'intention inscrite à même l'espace objectif du lieu foyer, tel que eux l'ont rencontrés dans leur parcours : un mode d'habitat provisoire pour les travailleurs immigrés célibataires ou célibatairisés. Autrement dit, à un habitat ajusté à une condition, un mode de vie qui s'ajuste à l'habitat...

Ensemble... seuls

■ «*Ce qui manque au foyer... créer certaines occupations pour qu'ils puissent sortir de leur isolement en quelque sorte, parce qu'il faut que les gens parlent... pour les sortir pour animer leur vie quoi!*»

■ «*En fait, tu vois, malgré tout cela, le foyer c'est la solitude... Quand certains au foyer pensent à leur famille restée au pays, eh bien, tu vois, ils pleurent comme des enfants. Ce qui est très difficile, c'est quand tu es dans la rue ou sur ton vélo, à la tombée de la nuit et que tu aperçois une fenêtre ouverte dans les habitations, tu entends le bruit de la télé, des enfants et que tu aperçois la silhouette de la femme, tu te sens immobilisé et tu te rappelles ta propre femme, tu n'as plus envie de rentrer au foyer, car tu sais que dans ta chambre, ta femme c'est la solitude. C'est pour cette raison que beaucoup de résidents font des dépressions, se réfugient dans l'alcool...»*

«*Animer leur vie*», «*dans ta chambre, ta femme, c'est la solitude*»... L'un des grands drames de

ce type d'émigration-immigration d'hommes seuls est de réaliser la condition paradoxale d'une présence-absence (3) : présents là où ils sont absents physiquement (aux côtés des leurs) et absents là où ils sont présents (une vie qui n'est pas animée)... L'un des effets de ce paradoxe est la dichotomie inscrite dans les espaces de l'émigration et de l'immigration entre la vie affective et la vie socio-pratique... La vie dans le «*foyer d'immigrés*» est une vie de «*solitude*», d'isolement «*domestique*» à plusieurs, qui peut donner lieu à des relations de politesse, de camaraderie mais ne peut compenser la vie riche d'investissements affectifs

«*Je suis venu travailler en France grâce à un recrutement au pays et je me suis retrouvé à Marseille où j'ai travaillé quelques temps pour avoir mes papiers. J'ai travaillé ensuite en déplacement sur Avignon et j'ai été licencié. J'ai retrouvé un travail et j'y suis resté 13 ans. Ensuite, même musique et de nouveau licencié. Je me suis retrouvé au chômage. Je suis monté à Lyon car on m'a dit qu'il y avait du travail. Je me suis retrouvé ici, à Pont de Chéry au foyer. J'ai fait quelques missions en intérim, mais depuis 1990, rien, rien que le chômage. (...) Tu as quitté ton pays, ta famille, pour améliorer le sort des tiens, tu te retrouves après 30 ans de présence en France, le dernier. Mais le plus dur, c'est la vie au Foyer. Surtout quand tu tombes malade. Tu te retrouves face à la misère de 2 m sur 2 m. Ce sont les résidents qui montent te voir, qui te donnent à manger... (...) J'ai quitté le pays à l'âge de 20 ans. J'y retourne de temps en temps, mais finalement pour quoi faire ? J'ai tout perdu. J'ai divorcé deux fois. Après plus de 20 ans en France, j'ai rien gagné, alors que je suis venu pour gagner. Quand tu fais la facture, tu te rends compte que tu as tout perdu. On ne peut pas rentrer dans notre pays car on s'est jamais préparé et on vit difficilement en France car on s'était pas préparé à rester. Tu sais, notre vie, c'est comme un match de tennis : tu vas, tu viens, tu prends des coups d'un côté comme de l'autre, et il faut faire attention de pas aller dans le filet. Quelle vie j'ai eu, je te le demande ?»*

d'un vrai «foyer». Pire, elle rappelle son absence! Par contre, il existe une réelle communauté d'expérience qui focalise l'investissement sur les problèmes de la vie pratique au quotidien : les circuits du travail (quand il y en a), les circuits de l'aide sociale et administrative, l'entraide dans ces domaines, l'information... en fonction des sous-groupes affinitaires...

Jugements et auto-jugements

■ «Enfin, tu vois comment était la situation du travailleur immigré. Au Maroc, sa vie est faite de problèmes, en France, c'est la même chose. Il faut être patient et accepter son sort... Après tout, nous savions pourquoi nous étions venus ici et nous savions aussi ce que nous laissions dans notre pays... Mais nous savions aussi que ce serait difficile et que la France ne serait pas garante de notre vie. Dieu seul est en mesure de décider pour nous... Tu vois, aujourd'hui en France, maintenant qu'il n'y a plus de travail, et bien, c'est la même situation que nous avions laissée au Maroc. Tu trouves du travail par piston. Et surtout, il ne faut pas être arabe... La France a un problème des étrangers et de main-d'œuvre car maintenant les autres pays produisent la même chose qu'en France mais à des coûts très bas. Alors, on ne sait plus quoi faire de ces étrangers que l'on a fait venir... Quand il était jeune et fort, il pouvait faire n'importe quoi. Aujourd'hui, il est âgé de 50 ans, il est malade physiquement et moralement. La plupart du temps, on nous propose des petites missions dans le bâtiment pour charger et décharger, porter, utiliser le marteau piqueur toute la journée... Très souvent, ils nous disent maintenant, il n'y a plus de travail, il faut rentrer chez vous... Tu me diras qu'il reste la solution de rentrer au pays, mais rien qu'à l'idée de penser que 10 bouches attendent, des parents démunis, parfois des frères et des soeurs dans la misère, plutôt que de voir cette misère, tu préfères rester en France, te priver, sacrifier ta santé pour leur envoyer une partie du peu d'argent que tu touches ou que tu gagnes. Tu vois, notre vie n'est faite que de misère, que de soucis mais, le plus grave c'est qu'il semble qu'il n'y a pas de solutions !»

«...On se sert de nous quand on est jeune. Une fois qu'on est foutu, on nous balance comme un chiffon ou comme un torchon. Donc, je trouve que l'attitude de la France envers les immigrés d'origine maghrébine, elle est contestable, et je suis vraiment révolté... je vous dis franchement, nous les africains, on est mal

aimés et mal vus en France... Elle considère les Nord-Africains d'une race inférieure. Malheureusement, c'est vrai et je le dis ouvertement et je suis prêt à répondre aux questions que l'on me pose.»

■ «En ce qui me concerne, finalement, j'aurais pas trop de difficultés à faire mes papiers de retraite car j'ai travaillé les années qu'il faut. Mes papiers à moi, ils sont tous en règle... Si tu as travaillé et tu es correct, ils sont corrects. Mais si tu triches, alors, ils sont mauvais avec toi. Après tout, ils ont raison !»

Ce qui reste l'aune, dans un sens ou dans l'autre, de l'évaluation et de l'auto-évaluation au terme de cette expérience d'émigré-immigré est le solde au niveau temps travaillé et au niveau santé. Le sentiment de «non reconnaissance» ou, au contraire, celui d'une relation «correcte» est lié à la raison d'être même de cette expérience : le travail. Si le fait peut paraître banal, il n'en est pas moins révélateur, dans les deux cas, d'une relation instrumentalisée au lieu de l'immigration. Pénible dans le cas d'un solde «négatif» qui exacerbe la sensibilité à une position victimaire du système, supportable ou «correcte» dans l'autre cas : on savait à quoi s'en tenir mais ça s'est relativement bien passé, le contrat a été respecté des deux côtés et le reste n'entre pas en ligne de compte... Toute la question par contre, au niveau de la réalité sociale d'aujourd'hui, est bien ce «reste» : si des «travailleurs immigrés» résident toujours en France, le travail lui la déserte, pour eux comme pour leurs enfants et d'autres catégories de la population... Cette désertion réalise ce qu'on pourrait appeler une véritable *dépossession des Lieux*, c'est le roc contre lequel vient buter la question de l'intégration. ■

(1) **Dire pour agir.** Action conduite par l'ADATE et la SONACOTRA en 1999, avec le soutien de la Commission Locale d'Insertion de la Tour-du-Pin (Conseil Général de l'Isère), la Caisse d'Allocations Familiales de Vienne, le Fonds d'Action Sociale et le Contrat Ville.

(2) Association Dauphinoise pour l'Accueil des Travailleurs Etrangers (Isère).

(3) cf. Abdelmalek SAYAD, *L'immigration ou les paradoxes de l'altérité*. De Boeck, 1991, Bruxelles. *La double absence*. Seuil, 1999, Paris.